

Les images du chasseur et du passeur dans la poésie de Jean-Max Tixier

Alain Freixe

« La mort d'un poète n'entraîne pas la mort de la poésie.
Elle nous prive simplement de son regard. »
Jean-Max Tixier, *Chants de l'évidence*
« De ce que nous fûmes d'autres recueilleront la cendre.
Ils réveilleront le feu de leur souffle.
L'étincelle morte demeure étincelle. »
Jean-Max Tixier, *L'arc et le trait, les silences du passeur*

« [...] Le poète pris dans les roseaux du songe ne connaît pas sa perte. Il écoute le vent qui traverse ses cordes. Le chant monte du fleuve avec la brume. Mais c'est d'un autre chœur qu'il reçoit la louange. Ombres tassées dans l'ombre de son encre. Étranger, dépose ton sac de paroles. Ton heure vient. Le silence sera ta couche.

Ma foi prend à la phrase. Craque. Se convulse. Je n'ai pas d'autre dieu que le poème. De ma salive je le tisse. Et de mon sang. Le néant sans visage ne m'effraie pas. Dans la chute éternelle on ne sent pas la chute. La dureté se forme à l'instant où je suis. Pierre de vent. Tel est le roc où je m'appuie. [...]

Libère l'ombre enclose dans le mot. Prolonge le silence au-delà de la portée des choses. Pas une parole aux lèvres ne s'émeut. La toujours lointaine attire ton regard vers le lieu d'absence. Là où le jour prend couleur de mémoire. Ô vibration sans écho de l'énigme ! La faut-il réserver à qui fut l'arpenteur, le maître des jalons ? Seule réalité, la forme que tu traces. Toute source est perdue. Toute langue effacée. Mais le soleil qui lève aux portes du mystère ne crève plus tes yeux.

Cherche à genoux, courbé dans la poussière, en aveugle, du bout du cœur. Palpe. Tâte. Caresse. Empoigne à pleines mains ces fortunes de verbe. Ivre de n'être pas esclave de

l'ivresse. Lourd d'une immatérielle pesanteur. Au bout du jour pointe l'aube noire de la fable.
[...] »

(« Où s'invente le jour », *Le Manteau de Circé*)

Un écrivain, il faut l'entendre. Il faut d'autant plus l'entendre quand c'est d'un poète que l'on entend parler. Et certes la poésie est écrite – on sait combien cette écriture comme « occupation d'un espace, agencement de formes, jeu de lignes » fut importante pour Jean-Max Tixier ! Je sais qu'il se méfiait de la transmission orale du poème parce qu'elle privilégiait, selon lui, la surface dotée de toutes les séductions au détriment de la profondeur où résidait l'essentiel qui était à explorer – pour autant il me semble qu'il faut la rendre à son souffle, à son rythme, à sa vision, en un mot car il faut en proposer un, à son ton pour en percevoir la singularité. Car, et j'aurai l'occasion d'y revenir, là pourrait être l'âme de la poésie de Jean-Max Tixier. Bien sûr, il me semble le voir se récrier tant ce mot lui était étranger – je dois avouer que j'aimais bien le provoquer et rompre quelques lances avec lui ! L'âme, lui aurais-je dit, pour moi, est de l'ordre de ce « nœud rythmique » dont parlait Mallarmé, celui qui se tient et tient les poèmes.

Bref, si Jean-Max Tixier a bien été cet « écrivain pluriel », évoqué fort justement dans le titre donné à cette journée, il a d'abord été un poète singulier. Quelqu'un pour qui la poésie, son écriture comme sa transmission, a été « (son) épine dorsale. Elle me tient droit. Elle est mon oxygène, ma raison de vivre. En quelque circonstance que ce soit, elle demeure première. »

En témoigne le titre de ce livre d'entretien qu'après bien des années d'échanges et d'errances éditoriales (nous avons commencé à en parler à l'automne 1994 pour Jean Digot à Rodez, éditions Subervie ; puis, avec Thierry Renard et ses éditions Paroles d'aube...) nous avons fini par publier aux éditions Autres temps en octobre 2008 : *Chants de l'évidence*. Ces chants sont ce qu'il reste du chant une fois qu'il a été évidé de tout épanchement du moi, de tous remous et tourbillons verbaux qui entraînent vers un au-delà de la conscience, évidé de tout lyrisme. Le poème comme « chant de l'évidence », on pourrait le définir comme ce qui reste du chant une fois qu'on a mis le pied sur la gorge de sa propre chanson : « J'ai voulu tuer en moi le lyrisme. J'ai écrit contre le lyrisme. Je crois y être parvenu. Je me suis arraché la langue pour qu'il m'en pousse une autre exempte de ce défaut ». Et ce sera celle d'un « lyrisme des profondeurs » qu'il définissait comme une « poésie de connaissance et non pas d'expression » travaillant la langue pour s'ajuster à l'essentiel. Il s'agissait alors de « descendre en soi jusqu'à nos rythmes fondamentaux, biologiques, linguistiques,

fantasmatiques. Le sens au plus près du sang. » En témoignent les extraits que j'ai choisi de lire en préambule. Ils proviennent de *Où s'invente le jour*, publié d'abord aux éditions associatives Clapas, N°83, février 2000, et repris dans *Le manteau de Circé*, Le Taillis Pré, en 2003.

Jean-Max Tixier va jusqu'à écrire - je vous rappelle ces mots : « Je n'ai pas d'autre dieu que le poème ». C'est que le poème pour Jean-Max Tixier est une aventure du langage avant d'être une aventure du poète lui-même (nous retrouvons là l'opposition déjà relevée et centrale chez lui entre ce lyrisme des profondeurs et ce lyrisme de surface que j'évoquais précédemment). Certes, le texte poétique démarre, est conçu, s'élabore dans le drame d'un homme aux prises avec tout ce qui peut lui venir du monde et des autres, tout ce qui peut le frapper, le traverser, l'affecter mais il ne s'accomplit que dans une expression objective du réel ce qui suppose de « faire de la langue un travail » selon l'expression de Julia Kristeva qui fait titre pour le n° 68 d'*Encres Vives* (printemps/été 1970), creuser la matière verbale, l'organiser, la faire sonner, la mettre en forme, la disposer, bref pratiquer ce « théorème de Lovichi » que Jean-Max Tixier aimait à rappeler et qui consiste dans l'affirmation selon laquelle « les lois du fonctionnement d'un texte lui sont spécifiques ; elles ne peuvent jouer que dans ce texte qui en est à la fois le lieu et l'origine. » (in *Le pouvoir de la poésie*, collectif, éditions Casterman, 1978)

Le poème alors fait boomerang. Il fait retour sur le poète. Retour éthique comme nous y invite l'exergue choisi par Jean-Max Tixier emprunté à Joë Bousquet : « Que suis-je pour moi-même ? Un mot qui me corrige. »

Jean-Max Tixier, poète donc et avant tout, mais lequel ?

De Jean-Max Tixier nous manquent comme de tous les êtres que nous aimons et qui se sont éloignés de nous, certes les vivants qu'ils ont été mais aussi et surtout moins ce qu'ils étaient que ce qui les poussait à être, ce qui les faisait être, cet effort en quoi consistait l'actualité de leur essence – ce *conatus* dont parlait le philosophe Spinoza – effort (étymologiquement *ex-fortis*) qu'il faut entendre comme cette force qui se tire de soi, qui sort de soi ; qu'il faut entendre comme cette poussée d'un désir qui n'est pas le corrélat de quelque manque car ce n'est pas la fin qui fait ici le désir mais cette poussée première, sans finalité, cette puissance d'exister. Cela, nous le trouvons écrit à l'aube de son activité poétique dans ce texte *La poussée des choses* qui reçut le prix Encres Vives et fut publié dans la revue du même nom, et dont nous a parlé ce matin Jacques Lovichi, en son n°60 au printemps 1967. Cela illustre bien cette question des « silences du passeur » : « Qu'importe la mort, son mutisme, si, à l'envers du temps, revient l'image du départ ? Si le chant rebrousse chemin

vers le cœur [...] Alors / plus proche de l'élan / quel corps soumis à la poussée des choses / dansera / projeté sous le charme des lampes ».

Jean-Max Tixier fut le poète de cet « élan », témoin d'une force de vie où le mot érotisme trouverait tout son sens. Un aphorisme de René Char définirait bien, me semble-t-il, la posture poétique de Jean-Max Tixier : « Etre du bond. N'être pas du festin. Son épilogue. »

*

C'est là la première image que je voulais évoquer: celle du chasseur.

En effet, le bond, s'il est geste d'esquive – on pense au hourvari du chevreuil. Vous savez ce mouvement qui le voit s'arrêter, revenir sur ses traces puis faire un grand saut de côté pour perdre les chiens – c'est aussi un geste de prédation après affût. Geste qui suppose un regard qui « emprunte à l'aigle sa promptitude de rapace lucide » (in *La Traversée des eaux*, collection Sud, 1984) et au chasseur ce savoir de lecteur qui le voit relever, analyser et interpréter les traces.

Lire les traces fut toujours la belle querelle de Jean-Max Tixier, sa fidélité à ce monde, à ce qui est, monde déserté des dieux et qui appelle le poète à fonder les conditions même de son présent afin de le rendre plus riche et plus humain comme on peut le voir déjà dans cette *Lecture d'une ville* paru dans la collection Sud en 1976 et où se trouvent scrutés, fouillés au moyen de l'écriture les strates, les niveaux, les superpositions, tout un millefeuille de mémoire fait de terre, d'histoire, de langue.

Si la fascination de la chasse est ancienne chez Jean-Max Tixier, on comprend qu'elle n'ait pas disparu de ce *Chasseur de mémoire* qui paraît en juin 2001 au Cherche midi éditeur. Cette fascination, c'est celle du prédateur qui ne saurait céder sur son désir, même si, devant, « l'impossible tapi derrière la feuillée retient son souffle », le renvoie incessamment à ces buissons et taillis de langue par lesquels va ce *chasseur de mémoire*, s'écorchant à toutes les épines, sans jamais atteindre la clairière, cet ouvert « où patientent les dieux ». Sa logique est bien celle du désir. De sa violence : « choisis l'éclair qui dénude d'un coup. Mais qui te laisse droit ». Cette violence, Jean-Max Tixier l'a toujours située au cœur de la création poétique. C'est celle d'un style, vous savez ce qui suppose un stylet comme instrument d'incision, de perforation, de creusement au plus noir de la langue. Au plus obscur de soi.

C'est elle qui voue le poète à la solitude. À l'écart. À la marche en avant. Autre espace, autre temps : « ta saison est ailleurs. Loin des codes. Des bornes. Dans une contrée sans cadastre. »

On pense à ce *Paysage avec Orion aveugle cherchant le soleil* de Nicolas Poussin et, bien sûr, à l'*Orion aveugle* de Claude Simon qui invente pas après pas son chemin, trouvant par là à s'inventer lui-même tant c'est en ce voyage parmi les choses du monde que le chasseur ouvre trappe après trappe son intériorité, s'affranchissant par là de ce qui le limitait, l'ouvrant à toujours plus de possibles. Ainsi se crée le sujet de ce « lyrisme des profondeurs » dans et par le poème. Tout Jean-Max Tixier est dans ce désir : « Mon désir créé de sa nécessité. Vers lui j'avance avec mes mots. Tirant le sens d'où je les pose. Ainsi se trace le chemin. Ainsi surgit des profondeurs la force qui me pousse. » Voilà, l'essentiel est dit : Jean-Max Tixier cherche à désenfouir une force, celle qui reconduit le désir à lui-même, le creuse de nouvelles faims et l'abreuve de nouvelles soifs.

C'est elle qui taille ses poèmes à la serpe des orages qui l'accompagnent. Qui fait de la poésie de Jean-Max Tixier une poésie émaciée, anguleuse, aux arêtes vives, à la pointe acérée tandis que, dans les derniers recueils, se laissent entendre les roulements d'une ardente mélancolie.

Chasseur de vérité, Jean-Max Tixier sait avec Maurice Blanchard, le poète des *Barricades mystérieuses*, ami de Joë Bousquet et de René Char, que « ce n'est pas avec les mains que l'on saisit la vérité, c'est en chassant au plus profond de l'abîme des ténèbres de l'existence ». Il sait que cette chasse se mène, à contretemps, mot à mot.

Les mots sont le territoire du chasseur qu'est Jean-Max Tixier. Ce sont eux qui du plus profond de leur oubli, du plus profond de « notre chair », gardent mémoire car là se sont déposés en un gisement les éclairs qui nous ont éblouis au long des jours. Ce sont eux que guette le chasseur. Eux qu'il capture et dont il « écarte la fissure » et « Ouvre la brèche » pour que remonte quelque chose du passé.

Il ne s'agit pas là simplement de souvenirs! Le culte du défunt, le culte du passé, la délectation toujours quelque peu morbide du révolu, cette fidélité morte à ce que plus rien dans le présent ne justifie ne font partie des choix de Jean-Max Tixier. Cette partie claire, superficielle de la mémoire ne l'intéresse pas. C'est sa part obscure qu'il traque. N'oublions pas la leçon de cet *homme chargé d'octobres* (roman, Le Cherche midi éditeur, août 2005) qui finit par comprendre que si ses livres sont mauvais, c'est « faute d'avoir enfoncé leurs racines dans la part obscure de (son) être ». Souvenons-nous de Rilke : « Et il ne suffit même pas d'avoir des souvenirs. Il faut savoir les oublier [...] car les souvenirs eux-mêmes ne sont pas encore cela [...] ils deviennent en nous, sang, regard, geste... afin qu'ils (n'aient) plus de nom et ne se distinguent plus de nous ». Il faut les porter en terre d'oubli et pour cela leur faire traverser les eaux du Léthé, fleuve de l'oubli, un des cinq fleuves de l'Enfer pour qu'ils

puissent, depuis cette autre rive, revenir en nous. Être repris ! « Une reprise, disait Kierkegaard, est un ressouvenir en avant ». Alors les souvenirs traînent avec eux d'autres mots, une autre lumière et puis ils surgissent tellement plus loin sur la ligne du temps qu'au lieu d'être *de* nouveau, ils sont *du* nouveau ! C'est ainsi qu'ils ouvrent sur un avenir.

*

Après la métaphore du *chasseur* que travaillaient déjà l'âge, le silence et le vide, celle du *passeur* s'est imposée à Jean-Max Tixier pour faire titre à son livre de 2006 paru au Tailliss pré, *Les silences du passeur* et rendre compte de la position du poète pris entre écrire et vivre / vivre et écrire, alors que le soir s'avance, que « le silence coule son béton autour de (sa) présence » et que « l'ombre attend sur le quai ».

À propos de ce passeur, on pense bien sûr dans un premier temps au nautonnier Charon qui menait les ombres errantes vers le séjour des morts à travers l'Achéron ou le Styx mais dans un deuxième temps force nous est d'y voir une des figures du poète dont la tâche est toujours de passer, vivants, les poèmes dont la tâche est toujours de donner forme à ce qui outrepassé les mots, donner visibilité à ce qui outrepassé le visible, cette « irradiante présence » qui échappe à la mort. C'est dire si l'on est là sur ces hésitantes frontières où se risque celui qui porte des produits sinon prohibés du moins *sensurés* – et j'écris ce mot comme Bernard Noël avec un « s » pour indiquer que c'est du sens dans nos villages du bon sens que nous sommes privés par les pouvoirs.

Même si aujourd'hui, l'autre rive se dessine. Approche dans les clapots. Même si les vents sont tombés. Même si tout a vieilli jusqu'aux silences. C'est pourtant sur eux que va s'appuyer le passeur pour poursuivre tant sa passion est de passer, debout sur sa barque, les yeux jetés à l'avant comme pour le tirer jusqu'à lui.

Que reste-t-il au final quand « la musique n'est plus / ce qui s'ajuste au cœur », quand « à l'abrupt du vertige. Plus rien ne (nous) retient des images antérieures. Les sites traversés ont glissé dans l'oubli. Le visage des femmes aimées. Et leur sourire de brume. » ?

Rien d'autre qu'à entrer dans l'oubli et risquer à partir de lui, du labyrinthe qu'il dessine quelques mots, choisis, posés et ajustés encore dans le poème. Mots choisis pour leurs potentialités comme pour leur fonction poétique. Pris dans leur matérialité sonore et visuelle, que ce soit dans des poèmes en prose ou en vers libres longs comme courts (on rencontre ces trois formes dans ce livre), ils s'ouvrent sur des strates – vers le bas – et des étages – vers le haut – de sens. Faire entrer dans l'oubli, c'est faire venir sur le devant de la scène du poème,

où les mots disent les absences, entre les mots l'absence elle-même. C'est elle qui garde la présence. C'est dans cet acte que « le vide affronte le silence », en lui que « le courant emporte les images / à quoi s'accorde le regard ». C'est là que vit le désir « qui survit au désir ».

C'est à partir de lui que Jean-Max Tixier peut affirmer « parler pour n'être pas vaincu ». Car c'est ici que tout se passe. Ici qu'est l'autre rive. Ici et dans l'amour de la « femme de fin dernière », ici qu'il faut entrer dans la sérénité du froid mais « dans le soleil » et « épouser l'immobilité ». Et cela n'est pas se résigner mais « changer d'avenir ».

*

Si les images du chasseur et du passeur nous ont paru propres à caractériser la posture de Jean-Max Tixier – forts de son aveu : « je crois aux capacités génétiques des grandes métaphores » – reste pour terminer à revenir sur notre affirmation de départ à savoir qu'outre sa posture, ce qui fait de Jean-Max Tixier un poète singulier, c'est son ton car c'est cela qui fait du poème une aventure du langage, c'est lui qui fait qu'un poème tient dans ses limites, dans ses choix et attaches rythmiques.

Il y a un ton Jean-Max Tixier. Et celui-ci s'entend. Et celui-ci se voit.

Quelque chose de heurté. Aux remous rugueux et rauques. Aux courbes brisées. Aux arêtes vives des lignes. Aux suaves explosions sonores. Aux analogies qui tournent et retournent la langue. Une manière de désarticuler la ligne mélodique. D'intégrer la violence au sein de la forme même jusqu'à arriver à produire du calme. Une réserve. Une pudeur.

Jean-Max Tixier matérialise ses ruptures du tissu verbal par sa pratique particulière d'une ponctuation forte qui joue des points comme autant d'arrêts. De retraits. Points qui font charnière. Qui s'ils coupent, dans le même temps attachent les mots, les blocs de prose, ces unités verbales les unes aux autres.

Le poème devient alors une construction exactement ajustée. *Adornato*, disait Dante, et il ne faisait pas signe vers un quelconque ornement mais vers une composition effectuée selon la loi organique propre à la chose. À quoi il ajoutait l'idée d'un *legame musaïco*, lien invisible qui dit à la fois le mosaïque et le musical.

Tel est le « nœud rythmique » dont je parlais au début de cet exposé citant Mallarmé et à qui il donnait le nom d' « âme ».

Tel est le ton : une force rythmique qui tient le poème en un tout organique qui a sa fin en lui-même. Ce ton est singulier parce qu'il exprime une unité originelle : celle de nos

émotions. C'est en cela qu'il se confond avec le sujet – et je ne parle pas ici de la personne privée, de l'individu psychologique, de l'auteur – mais de cette présence intermittente qui se fait dans le langage et par lui - en tant que le ton n'apparaît à lui-même que comme une qualité, comme une vibration antérieure au langage et qui le suscite, écrivait René Nelli dans son livre *Poésie ouverte, poésie fermée* qui était paru en 1947 aux *Cahiers du Sud*. Indéfinissable, parce que sans contenu, il est comme un ensemble de vibrations intérieures, celles de ces divers rythmes qu'évoquait Jean-Max Tixier – rythmes biologiques, linguistiques, fantasmatiques – qui s'unissent pour constituer cette force qui va travailler la langue.

Tel est le ton, cette mise en variation de la langue, cette modulation et cette tension de tout le langage. C'est une voix d'encre, une voix écrite, inscrite dans le poème, empreinte sur la page au-dehors de ce rythme du dedans. Voix qu'on ne confondra pas avec celle de l'oralité tant c'est elle qui la fonde.

Ce ton n'est surtout pas affaire de style – le style lui irait jusqu'à étouffer le ton – à son propos Henri Michaux parle d' « infirmité » tant « cette suspecte acquisition » va coller à lui jusqu'à le scléroser. C'est qu'elle enferme le poète dans une vie d'emprunt où s'est perdue toute possibilité de changement, de mutation. Le poète devient visible certes mais sous forme d'image, de fantôme. Du côté du ton, de la voix d'encre, le sujet, lui, passe au large... On comprend pourquoi Jean-Max Tixier à un moment donné connaît « une angoisse profonde qui (s'était) emparée de (lui) » – c'était à l'occasion d'une étude de Magali Leras sur « Le je lyrique dans *L'oiseau de glaise* » (paru en 1995 aux éditions Arcantère) et dans laquelle elle pointait le fait que le « tu » chez lui était un autre « je » - « Elle (Magali Leras) m'annonçait la voie de ma perte. Désormais je pouvais écrire du Tixier à la demande [...] me pasticher moi-même [...] Je pouvais sans problème écrire du Tixier jusqu'à ma mort, ce qui montrait que j'étais mort à la poésie. » Le style tuait le ton. Jean-Max Tixier réagira en s'aventurant à investir davantage de philosophie dans le poème et surtout en réinvestissant le « je » de manière à trouver à y transposer une part de son vécu.

On le voit, le ton réside moins dans ce qui est dit que dans ce qui s'inscrit comme possibilité dans ce qui a été écrit. Il est ce qui se perçoit toujours en-deçà de l'énoncé. Il est l'hôte de l'entre : entre les vers ; entre les mots ; entre les unités verbales ; entre les blocs de prose ; entre le titre et le poème ; entre les poèmes ; entre les livres... quelque chose comme de l'air, des souffles, qui porteraient « l'oiseau de glaise » du poème.

Je sais, et je pense avoir été fidèle à sa pensée, combien Jean-Max Tixier se faisait du poème une conception spatiale : architecture verbale, « composition visuelle distribuée en

unités qui s'équilibrent les unes les autres », mais je sais aussi qu'il définissait son « lyrisme des profondeurs » comme « intérieur, lucide, ajusté à l'essentiel, c'est-à-dire à nos rythmes fondamentaux, biologiques, linguistiques, fantasmatiques ». Ce sont ces rythme-là qui définissent le ton dont j'ai voulu parler. C'est lui qui prend « le sens au plus près du sang ». Parce que le ton est ce qui ancre un poème dans la singularité d'un « nœud rythmique », que ce rythme est ce qui le tient, le soutient et le porte, c'est pour cela que la poésie intègre le temps dans cet édifice verbal qu'est le poème. Je crois avec Joë Bousquet que le rythme est premier, que « le rythme est le père du temps », que, dans le poème, le temps se trouve comme remis en route. Ses aubes tournent. Ses eaux chantent sans enchanter parce que la vie passe et que « par irisation, la pensée peut apparaître ».

« Mes mots donnent la chair / à ce qui n'en a pas » écrit Jean-Max Tixier. À quoi je rajouterais volontiers qu'ils ouvrent des yeux dans la langue que tant de choses aujourd'hui ferme, replie sur elle-même, emprisonne dans une absence de sens coupable. Jusque dans ses « silences », le « passeur » nous assure encore que le feu de poésie peut prendre dans la langue et l'on sait, aujourd'hui comme hier, combien sa lumière et sa chaleur nous sont nécessaires.

« Par défaut de nuit beaucoup de ce qui est écrit manque de langue, par défaut de langue beaucoup de ce qui est écrit manque de nuit », écrivait l'ami de Jean-Max Tixier, Salah Stétié. La poésie de Jean-Max Tixier ne manque ni de nuit, ni de langue pour donner voix à ce qui résiste et visage à ce qui en manque. À ce qui coupe et éclaire. À ce qui redresse au lieu d'anéantir. À ce qui laisse passer la vie et maintient ce faisant cet « homme comptant pour homme » dont parlait Henri Michaux dans son « Ecce homo » d'*Epreuves, exorcismes*, cette chance qu'il est et dont les poèmes de Jean-Max Tixier sont aujourd'hui les rendez-vous.